

DELPHINE PESSIN

KING

CHARLIE



# KING CHARLIE

DELPHINE PESSIN

Illustrations : Églantine Ceulemans



*À mes filles, Mathilde et Louise.*

# CHAPITRE 1

## LE ROI CHARLES

J'ai posé la couronne sur ma tête. Voilà, c'était parfait. *J'étais* parfait. Bon d'accord, ce n'est pas très courant pour un garçon de neuf ans d'avoir les cheveux aux épaules et de porter une couronne, mais je ne suis pas un enfant comme les autres.

Je suis un roi.

« Mon petit roi », c'est comme ça que mes parents me surnomment. D'ailleurs, ils m'ont donné un nom royal :

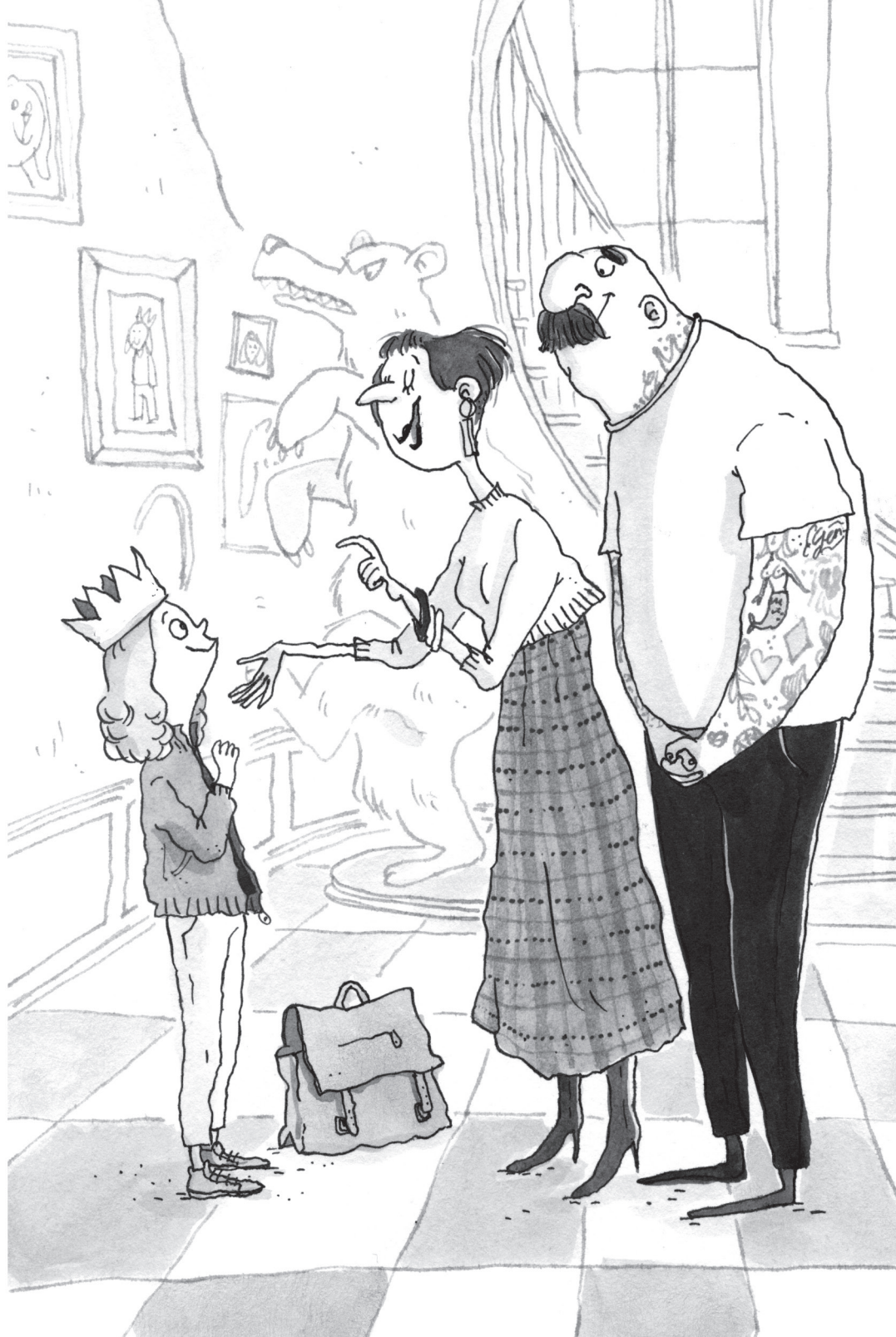
je m'appelle Charles, comme Charles IV, dit Charles le Bel. Pas comme Charles II le Chauve (vu la tignasse que j'ai sur la tête, pas de risque de ce côté-là), ni comme Charles III le Simple (je suis très intelligent, sans fausse modestie...), et surtout pas comme Charles IX (il a fait massacrer pas mal de monde, il paraît, alors que je suis la gentillesse incarnée).

Moi, j'aurais préféré m'appeler autrement. Quitte à avoir un nom de roi, j'aurais pu être un Louis ou un Philippe, un Henri, et même un Clovis. Clovis, ça a plus de classe que Charles ! Mais bon. On ne m'a pas demandé mon avis et, au moins, j'ai une couronne. Ça fait rire les autres parfois, mais je m'en fiche.

« Ils sont jaloux de toi, mon petit roi. Tu es si beau qu'ils voudraient tous te ressembler ! »

Ça, c'est maman qui le dit.

Je me suis donc préparé pour l'école. C'était le jour de la rentrée, et je n'étais pas très impatient. C'est une manière de dire que je n'avais pas envie d'y aller. Pas du tout envie, pour dire la vérité. À la maison, je suis



chouchouté, cocooné, dorloté : c'est plutôt cool d'être un enfant roi. Mais à l'école, c'est une autre histoire. Là-bas, on ne m'apprécie pas à ma juste valeur et puis, il faut sans cesse faire semblant de travailler, c'est fatigant.

— Tu as assez mangé ? s'est inquiétée maman.

Elle a toujours peur que j'aie faim, et comme j'ai fait oui de la tête, elle a bourré mes poches et mon cartable de gâteaux et de barres énergétiques...

— Tu as bien toutes tes affaires ? s'est inquiété papa.

Il a toujours peur que j'oublie quelque chose, et comme j'ai fait oui de la tête, il a ajouté quelques cahiers (petit et grand formats, grands et petits carreaux), huit stylos (bleu, vert, rouge, noir, en double au cas où l'un d'eux tombe en panne), cinq crayons de papier (mines HB, B, H, 2H, 2B), une gomme rétractable, une règle et, bien sûr, un dictionnaire (la version poche, sinon c'est trop lourd).

Maman m'a embrassé et a remis ma couronne bien en place. Papa m'a embrassé et m'a aidé à enfiler les

sangles de mon sac sur mes épaules. J'ai jeté un dernier coup d'œil au miroir de l'entrée, assez satisfait du résultat. Les baskets Like, le blouson Coq Actif, j'étais au top. Si mon cartable SuperSac avait été rouge, comme je l'avais exigé, tout aurait été parfait.

Mes parents n'avaient pas réussi à en dénicher un. Pourtant, j'avais été très clair :

— Je veux un rouge !

— J'ai appelé tous les magasins de fournitures scolaires, mais il ne restait que des bleus..., s'était lamenté papa.

— Le bleu est trop moche ! Je VEUX UN ROUGE !

— Calme-toi, mon petit roi, s'était empressée maman. Tu vas encore te rendre malade.

Bref. Même en criant à m'en écorcher les poumons, j'avais





dû renoncer au cartable de mes rêves. Malgré cette petite contrariété, j'avais tout de même fière allure.

Maman m'a re-embrassé et m'a serré dans ses bras moelleux.

— Tout va bien se passer, mon cœur.

Sa voix tremblotait comme de la gelée de coing et elle me regardait avec des yeux plus grands que d'habitude. Du coup, elle n'était pas très convaincante. Pourtant, ce n'était pas la première fois que je faisais le trajet tout seul à pied. L'année dernière, j'avais décidé que j'en avais marre de parcourir les quatre cents mètres qui séparent l'école de la maison en voiture. C'est assez amusant de voir la tête que font les autres devant la Ferrari de papa, mais c'est encore plus drôle de marcher jusque là-bas. Sur le chemin, il y a un tas de distractions. J'ai donc dit que je souhaitais être indépendant. Et la parole d'un enfant roi, ça vaut de l'or, alors voilà.

J'ai ouvert la porte et je suis parti à l'école comme on part au combat : équipé, paré, armé pour apprendre, sans craindre de m'évanouir à cause d'un petit creux.

# CHAPITRE 2

## CHIEN MÉCHANT

J'ai avancé d'un bon pas, sous les yeux aimants de mes parents (ils me regardaient de toutes leurs forces, comme pour m'aimer et me ramener à la maison). Je n'ai pas tourné la tête (je ne suis pas une mauviète) et j'ai continué jusqu'au coin de la rue. J'ai pris le virage à droite : ça y est, ils ne me voyaient plus. Encore deux pâtés de maisons, et je serais arrivé à l'école.

Je ne m'inquiète pas pour les devoirs, c'est toujours papa ou maman qui les font. Quand la maîtresse nous

donne du travail, il suffit que je leur fasse mes yeux de cocker malheureux et ils disent : « Ne t'en fais pas, mon petit roi, on va t'aider. » Maman aime bien les maths et papa a une très belle écriture. Moi, je les regarde s'appliquer sur mes cahiers en grignotant un biscuit : tout le monde est content.

Je suis passé devant le coiffeur (je n'y vais jamais, maman ne veut pas tailler mes jolies boucles de bébé), puis devant le marchand de jouets (je pourrais ouvrir un magasin avec tout ce que mes parents m'ont acheté dans sa boutique), et je suis arrivé dans le lotissement des oiseaux. Toutes les rues ont des noms comme « impasse des Chardonnerets » ou encore « rue des Pinsons ». Je trouve ça idiot, vu qu'il n'y a pas plus d'oiseaux ici qu'ailleurs. Par contre, il y a beaucoup de chiens. Ils ont aboyé quand je suis passé près d'eux. La rue aurait mieux fait de s'appeler « rue des Sales-Cabots » ou bien « allée des Clébards-Hurlants ».

Bon, d'accord. Peut-être qu'ils jappaient parce que je les embêtais un peu. J'ai oublié de préciser que je

déteste les chiens. Je les trouve inutiles, moches et stupides.

Je me suis d'abord arrêté devant la maison avec le gros pitbull. Sur la boîte aux lettres, une pancarte avertit le facteur et les cambrioleurs : « Attention, chien méchant ». C'est vrai qu'il n'a pas l'air commode. Je l'ai appelé d'un ton ferme :

— Au pied !

Il s'est approché, plutôt calme, mais quand même impressionnant...

— Assis ! j'ai ordonné.

Il s'est exécuté (il n'y a pas à dire, j'ai réellement l'âme d'un chef). Puis il m'a contemplé en bavant un peu et là, *BAM !* je lui ai jeté une poignée de gravillons que j'avais ramassés et planqués dans mon dos. Il n'a pas vraiment eu



mal, mais a été bien surpris. Il a reculé et m'a aboyé dessus. Heureusement, son portail était fermé : il ne pouvait rien contre moi.

Ensuite, j'ai fait semblant de vouloir caresser le chien du jardin d'à côté, un carlin très laid avec deux grosses billes noires à la place des yeux et un pif tout écrasé. J'ai avancé ma main et, quand il a été assez proche, j'ai reculé en lui tirant la langue. Il a jappé, mais franchement, même en faisant la pire grimace au monde, je n'étais pas aussi affreux que lui.

La dernière maison de la rue, c'est la plus marrante. Elle est rose et toute petite, avec un jardinet bien taillé où tout est parfaitement arrangé. On dirait qu'on s'est amusé à y découper les haies avec des ciseaux à ongles tellement c'est mignon et impeccable. Le chien qui habite là est aussi petit et bien arrangé que les buissons. Ses longs poils lisses plus blancs que neige sont peignés à la perfection, et quand il remue la tête, il me fait penser à une pub pour du shampoing. Et à cet instant, il la secouait drôlement, la tête, parce que je venais d'avoir

une idée géniale. J'ai sorti un gâteau de ma poche pour l'approcher à hauteur de son nez.



— Tu en voudrais bien, hein, de ce bon biscuit ? j'ai fait en reniflant la friandise avec un air d'extase.

Ses yeux ont pétillé de gourmandise.

— Alors, si tu le veux, il faut que tu l'attrapes !

Le petit chien s'est élancé pour atteindre le gâteau, mais à chaque bond, je levais le bras pour le mettre hors de sa portée. Agacé, il s'est mis à sauter plus haut qu'une balle rebondissante et a fini par s'arrêter, épuisé. Alors, j'ai approché le biscuit de ma bouche et je l'ai

mangé, petit bout par petit bout, pendant qu'il aboyait d'une voix aiguë.

J'ai bien rigolé.

Quand j'ai eu fini, j'ai jeté l'emballage dans le beau jardin tout propre. Décidément, la journée commençait bien. J'ai repris la route pour l'école sans m'apercevoir que quelqu'un avait tout vu, caché derrière le rideau de la fenêtre de la maison d'en face.

Sinon, je me serais peut-être méfié.